Compte-rendu

Séminaire du 18.02.2006

« Deleuze et Foucault : ce qui est en jeu dans nos représentations »

par Chabot Pascal et Franco Daniel

Compte-rendu du Séminaire du 18 février 2006
« Deleuze et Foucault : ce qui est en jeu dans nos représentations »
par Chabot Pascal et Franco Daniel

TABLE DES MATIERES

I. INTRODUCTION 3
II. DELEUZE. D'UNE PHILOSOPHIE ORIGINALE 3
III. PENSER DANS UN MONDE DE DIFFÉRENCES OU DE RÉPÉTITIONS ? 7
IV. DEBAT 10

Compte-rendu du Séminaire du 18 février 2006
« Deleuze et Foucault : ce qui est en jeu dans nos représentations »
par Chabot Pascal et Franco Daniel

I. Introduction

Pascal Chabot : Deleuze est un des philosophes les plus cités et analysés voire un philosophe tendance. Nous allons présenter le concept de représentation à travers le thème de l'image. En effet, Deleuze fait une critique subtile de la représentation et de l'image.

D'une certaine manière, les publicitaires nous ont volé la notion d'image, notion qui, au départ, était philosophique. Deleuze définit la philosophie comme un discours qui crée des concepts. Nous verrons en quoi peut consister la spécificité du concept et de la création en philosophie.

II. Deleuze. D'une philosophie originale

II.1. Grands traits d'une philosophie imaginative

Deleuze a écrit une vingtaine d'ouvrages recouvrant plusieurs strates, par exemple, des livres sur l'histoire de la philosophie (Hume, Spinoza, Kant, Bergson, Nietzsche). Bien que son interprétation de certains philosophes soit assez classique, elle possède aussi de nombreux chemins de traverse démontrant la nécessité et l'urgence de ses pensées ; il élabora une philosophie personnelle (*Différence et répétition*, *Logique du sens*) ; a écrit sur le cinéma (*L'image-mouvement*, *L'image-temps*), la peinture (*Francis Bacon. Logique de la sensation*) et sur certains écrivains (*Proust et les signes*, *Kafka. Pour une littérature mineure*). Avec le psychanalyste Guattari, il rédige *L'anti-Oedipe*, *Mille Plateaux* et *Qu'est-ce que la philosophie ?*

Comme on le remarque, Deleuze fait montre d'une philosophie étendue aux références importantes et aux portes d'entrées nombreuses. Il était animé par le désir de mettre en relation ces différents domaines mais sans jamais vouloir unifier sous une notion unique, ni faire système.

Le succès de Deleuze était tel qu'il est était presque vu comme un gourou par certains artistes, cinéastes, musiciens, etc. Un imaginaire deleuzien a donc essaimé. Pour rendre intelligible la place de Deleuze, faisons une dichotomie entre les philosophies :

- Une philosophie descriptive. Elle se base sur l'expérience et est analytique. Sa visée est de rendre compte de la totalité de ce qui est, c'est une volonté d'exhaustivité. Ce fut le cas, par exemple, d'Aristote, de Bacon et de Husserl.

- Une philosophie plus imaginative. Elle a besoin de l'image et du mythe qu'elle pense en tant que véhicule plus polysémique et créateur. L'expérience de pensée est privilégiée. Par exemple, Platon se sert du mythe de la caverne pour nous faire entrer dans la philosophie et les chemins de la vérité tandis que Descartes se sert de l'histoire du Malin Génie pour nous mener sur les chemins du Cogito.

Où se situerait Deleuze ? Il utilise tout un champ lexical qui, souvent, est à connotation urbaine ("flux", "code", "surcodage", "déterritorialisation", "corps sans organes", "machines désirantes", etc.) qui réfère à des sortes de boîtes que l'imaginaire peut ouvrir. Nietzsche, l'auteur de Ainsi parlait Zarathoustra*, œuvre imaginative, a beaucoup influencé Deleuze. Il*

se nourrit de nombreux écrivains et ses notes de bas de page sont impressionnantes (Faulkner, Proust, Virginia Woolf, etc.).

Notre philosophe, par ses écrits, dépasse la structure analytique de la proposition. Il se situe donc plutôt dans la philosophie imaginative. Son livre sur Leibniz, titré, originalement Le pli. Leibniz et le Baroque*, devine aussi ce côté imaginatif où le concept fondamental chez Leibniz serait le pli et sa philosophie, une église baroque. Voyons comment Deleuze forme un concept ; il écrit : "*Le Baroque ne renvoie pas à une essence, mais plutôt à une fonction opératoire, à un trait. Il ne cesse de faire des plis. Il n'invente pas la chose : il y a tous les plis venus d'Orient, les plis grecs, romains, gothiques, classiques… Mais il courbe et recourbe les plis, les pousse à l'infini, pli sur pli, pli selon pli. Le trait du Baroque, c'est le pli qui va à l'infini. Et d'abord, il les différencie suivant deux infinis, comme si l'infini avait deux étages : les replis de la matière, et les plis dans l'âme*." Autrement dit, pour Leibniz la métaphysique n'est pas le seul support car elle a deux étages : les plis de la matière sont en bas et plus les plis vont vers le haut, plus on monte vers l'âme.*

Deleuze est donc un philosophe qui fait vivre sa pensée d'images et qui se sert de cette imagination que Malebranche appelle "la folle du logis". L'imagination a souvent été condamnée par les philosophes. En voici un exemple avec Pascal : "*Cette partie dominante dans l'homme, cette maîtresse d'erreur et de fausseté, est d'autant plus fourbe qu'elle ne l'est pas toujours, car elle serait règle infaillible de vérité si elle l'était infaillible du mensonge*". Et aussi : *"Le plus grand philosophe du monde sur une planche plus large qu'il ne faut, s'il y a au-dessous un précipice, quoique sa raison le convainque de sa sûreté, son imagination prévaudra. Plusieurs n'en sauraient soutenir la pensée sans pâlir et suer*". La raison serait mal domptée par l'imagination et encline à nous faire changer d'avis.

II.2. Se garder loin d'une philosophie spéculaire

Deleuze comprend l'image comme, constamment, une présentation par procuration, une sorte de filtre. La discipline la plus victime des images est la philosophie. De plus, le philosophe balaie ceux qui le précèdent par le mode de pensée pouvant se résumer avec la déclaration suivante : "Jusqu'à présent les philosophes ont pensé cela mais, par mon savoir, il faut maintenant penser cela." Pour Deleuze, la philosophie doit guerroyer contre de nombreuses images d'Epinal. Par exemple :

- Image : Le philosophe veut la vérité, il la rcherche et l'aime ; il prend la décision de penser. Selon Deleuze, il est faux de croire que l'on se met à penser par décision. Au contraire, il existe des moments qui nous forcent à penser et nous demandent de nous arracher à nous-mêmes (les pensées apportées par la vie ont plus de valeur que celles qui n'ont pas été "forcées"). Swann, amoureux d'Odette, ne peut pas méditer sur la jalousie : il y est forcé. Ce qui compte ce ne sont pas les décisions, ce sont les forces. Cela opère involontairement et, malgré soi, nous sommes emportés. La philosophie réside plus dans le fait de penser et de créer que dans le fait de chercher la vérité.

- Image : La philosophie est toujours sereine, elle ne choquerait pas, ni ne ferait mal (c'est le monde extérieur qui serait violent). Le philosophe serait une sorte de yogi capable, toujours, de prendre du recul. L'image déconstruite, la philosophie apparaît faite de combats violents (le premier acte serait la prise de postion de Platon contre Anaximandre). Bien sûr, les violences sont rituelles ; il n'empêche,

la philosophie est animée d'esprit de combat se déroulant sur un terrain pétri de la rage et de la nervosité des rivaux. Cette idée a sa source chez Nietzsche (qui "philosophe à coups de marteaux"). Celui-ci décrit les choses comme suit :

" *[La philosophie] n'a pas d'autre usage que celui-ci : dénoncer la bassesse de pensée sous toutes ses formes. Y a-t-il une discipline, hors la philosophie, qui se propose la critique de toutes les mystifications, quels qu'en soient la source et le but? Dénoncer toutes les fictions sans lesquelles les forces réactives ne l'emporteraient pas. Dénoncer dans la mystification ce mélange de bassesse et de bêtise, qui forme aussi bien l'étonnante complicité des victimes et des auteurs. Faire enfin de la pensée quelque chose d'agressif, d'actif et d'affirmatif. Faire des hommes libres, c'est-à-dire des hommes qui ne confondent pas les fins de la culture avec le profit de l'Etat, de la morale ou de la religion. Combattre le ressentiment, la mauvaise conscience qui nous tiennent lieu de pensée. Vaincre le négatif et ses faux prestiges. Qui intérêt à tout cela sauf la philosophie ? La philosophie comme critique nous dit le plus positif d'elle-même : entreprise de démystification. Et qu'on ne se hâte pas de proclamer à ces égards l'échec de la philosophie. Si grandes qu'elles soient, la bêtise et la bassesse seraient encore plus grandes si ne substistaient un peu de philosophie qui les empêche à chaque époque d'aller aussi loin qu'elles voudraient, qui leur interdit respectivement, ne serait-ce que par ouï-dire, d'être aussi bête et aussi basse que chacune le souhaiterait pour son compte. Certains excès leur sont interdits, mais qui leur interdit sauf la philosophie ? Qui les force à se masquer, à prendre des airs nobles et intelligents, des airs de penseur ?"*

- Image : "Le bon sens est la chose la mieux partagée" (Descartes). Pour Deleuze, il n'est pas possible de faire de la philosophie à partir de là, par ce biais. En effet, que serait cette pensée ?

II.3. Un événement et un concept sans image

Deleuze entend détruire cette image de la pensée afin de retrouver la pensée par-delà cette image. Mais que serait une pensée sans image ? Une philosophie à l'état pur ? Une pensée en prise directe avec les choses ? Quel serait le contenu de cette pensée si le sujet de la philosophie n'est pas la vérité ? Cette pensée sans image serait une révolution, comme l'art abstrait par rapport à l'art figuratif : elle se donnerait pure et nue.

C'est à cet endroit que Deleuze offre le concept de ***différence***. Il ne s'agit pas de penser la différence relative, la différence de comparaison ou la différence logique mais la différence en elle-même (la différence avec un grand "D"). C'est la différence totale, infinie (dans la tradition philosophique, cette différence totale et infinie, c'est Dieu). Deleuze raisonne en terme d'immanence et non de transcendence ou de théologie. Il nomme sa philosophie une philosophie de la surface (de par sa volonté d'immanence).

L'autre nom pour la différence, c'est l'***évènement***. C'est ce qui arrive et modifie le temps. Un avant et un après de l'évènement surgissent : le temps est reconsidéré. L'évènement n'est comparable à rien, il n'est la répétition de rien ; il fait violence et force la pensée. Son caractère est inanticipable. Cela peut être un tableau, une musique, etc., nous prenant et nous modifiant. Dans le quotidien, c'est ce qui fait une césure pour chacun de nous. L'évènement est toujours quelque chose d'affirmatif.

Nous avons dit que la philosophie se définit par la création de concepts. De l'évènement, il n'est pas possible de s'en faire une représentation et, en tant que tel, il est un nouveau concept pour la philosophie. Le concept exprime l'évènement par les moyens qui sont propres à la philosophie : c'est toujours une affaire d'articulation, de découpage, de couture, de mise ensemble, de multiplicité…Le concept n'est pas une définition du style "L'homme est un animal raisonnable". Le concept est un agencement ayant plusieurs composants ou un territoire avec plusieurs centres créant un avant et un après dans la philosophie. L'image, par contraste, va être vague et généraliste (par exemple, la notion d'homme dans les Droits de l'Homme) Un évènement en philosophie peut être illustré par le concept de Cogito chez Descartes. Bien sûr, on parlait du "je" et du "donc" avant Descartes mais il les a agencés de telle façon que cela crée un évènement ("*Je pense donc je suis"*).

Chaque concept est daté et signé par un philosophe. Par exemple, Sartre part du concept d'autrui pour en arriver aux problèmes de la liberté, de la reconnaissance ou de l'enfer ("*L'enfer, c'est les autres*"). Husserl, quant à lui, se demande comment il est possible que l'on soit sûr que l'autre ait une conscience. Je vois l'autre, sa chair et j'infère qu'il a une conscience : j'ai l'habitude de faire cette inférence. Et pour Deleuze ? Son concept d'autrui a d'autres composantes, parce qu'il renvoie à un autre problème à savoir "Qu'est-ce que la position autrui?" c'est-à-dire la position que l'autre vient occuper quand il m'apparaît comme objet spécial et que je viens, à mon tour, occuper comme objet spécial quand je lui apparais.

Deleuze utilise le roman *Robinson Crusoé ou les limbes du Pacifique* de Tournier pour construire le concept d'autrui. Joyce analyse aussi le roman *Robinson Crusoé* mais celui, très divergeant, de de Defoe (le concept d'autrui est intéressant pour celui qui est naufragé depuis 28 ans !). Dans celui de Defoe, autrui est celui qui est désiré. Robinson va fabriquer et construire des choses, se proclamer roi, délimiter des provinces, lire la Bible, etc. ; il veut même, instiller du progrès à l'île (ce roman est aussi l'apologie de la technique). Joyce écrit : *"Le vrai symbole de la conquête britannique, c'est Robinson Crusoé qui, naufragé sur une île déserte avec en poche un couteau et une pipe devient architecte, charpentier, rémouleur, astronome, boulanger, contructeur naval, potier, bourrelier, agriculteur, tailleur, fabricant de parapluie et ministre du culte. C'est lui le véritable prototype du colonisateur britannique, de même que Vendredi (le fidèle sauvage qui se manifeste un jour porte-malheur) est le symbole des races asservies. On trouve dans Crusoé toute l'âme anglo-saxonne : l'indépendance virile, la cruauté inconsciente, la ténacité, l'intelligence lente et pourtant efficace, l'apathie sexuelle, la religiosité pratique et bien équilibrée, la taciturnité calculatrice. Quiconque relit ce livre simple et émouvant à la lumière de l'histoire ultérieure ne peut manquer d'en subir le charme fatidique."*

Pour Robinson, Vendredi est un autrui qui est utilisable, qui pourra travailler, lire la Bible, être un bon compagnon, etc. Le livre de Defoe est connoté par les opinions d'un colonisateur. On voit que les idées sont marquées, datées et prédéterminent celles du capitalisme. Le récit de Defoe peut être interprété comme contant une déshumanisation progressive.

Tournier narre l'histoire sous une optique différente. Robinson, tout d'abord, est une personne qui a souvent le blues et se pose des questions à propos du pourquoi des choses. Tournier montre à quel point la rationalité peut être quelque chose de social et de pensé. Or, chez Robinson, la rationalité couplée à la solitude, se déteriore. Le monde, en quelque sorte, ne tient plus debout : Robinson se cogne aux choses, perçoit l'oppositon brutale entre le ciel et la terre, etc. Vendredi venant à sa rencontre et le monde devient plus habitable. Comment ? Robinson, dans le regard de Vendredi, perçoit un monde commun (imaginez qu'un ours se trouve dans mon dos. Je percevrais dans la frayeur de votre regard et les mouvements de

vos corps que quelque chose de menaçant se trouve dans mon dos). Dans le perçu par moi, il y a le perçu pour l'autre. Autrui est un visage qui m'indique un monde possible et se situe au-delà de la rationalité puisque Vendredi apprend à Robinson à créer un lien avec les éléments de la nature (terre, soleil, etc.).

III. Penser dans un monde de différences ou de répétitions ?

III.1 La pensée s'arrache

Intervention 1: *Comment concilier le fait d'être d'être forcé à penser et la liberté ?*

Daniel Franco : *On est forcé à penser mais pas dans le sens où l'on est contraint. Le philosophe pense librement mais le fait est que cette liberté, ou cette libération de pensée, s'impose par effraction.*

Je regarde la couverture du livre de Rodolphe de Borchgrave, *Le philosophe et le manager*. Une moitié de visage d'une statue d'un philosophe est placée à côté d'une autre moitié de visage de manager. Le fait que le philosophe soit représenté par une statue me laisse perplexe… Le philosophe est en quelque sorte muselé ou vu de manière fantasmatique (le cas de Don Juan parlant au Convive de pierre). Le sous-titre (*Penser autrement le management*), par l'addition adverbiale, est une redondance car si l'on pense, on pense forcément autrement.

III.2. L'esprit qui toujours nie et répète

Différence et répétition, œuvre maîtresse de Deleuze, enveloppe tous ses livres suivants. Le titre en est intéressant et nous allons voir pourquoi. Il a été écrit dans les années 60, paru en 1968. En 1968, en France, "répéter et différer" connotait le fait de répéter la révolution, d'armaturer, et de dresser par la pensée une estrade pour l'exercice supérieur de la révolution. Mais le concept d'évènement de Deleuze est en infraction sur le concept traditionnel de révolution.

Le concept de différence, quant à lui, est quelque chose de complexe. C'est un pain de savon : dès qu'on essaie de le saisir, il nous échappe. Son efficacité opératoire ne peut être subsumée sous un concept. La vraie différence en jeu dans une révolution est nécessairement hétérogèneà l'entreprise de ceux qui essaient de la répéter (une différence ne se répète pas) ou de la prévoir (à l'époque, les paris allaient bon train pour essayer de savoir quel groupuscule la lancerait). Par ces manières de penser, ils empêchent toute nouveauté de naître. Le fait de toujours se référer au passé ou à l'avenir de la Révolution est une oblitération des devenirs révolutionnaires. Le devenir est quelque chose d'irréductible au passé et au présent. Il ne s'agit pas du devenir décrit dans *L'origine des espèces* (Darwin), à savoir un ensemble de modifications et leurs conséquences. Ce ne sont pas, non plus, des images assemblées et desquelles on peut faire un montage. Le mouvement du devenir est antérieur au montage : il est ce qui est en train de monter dans le présent. Ce quelque chose qui est là et qui n'a pas eu le temps de lever (comme la pâte du pain azyme), c'est ce que Deleuze appelle le virtuel.

Afin de saisir l'originalité du livre de Deleuze pour l'époque d'alors et notre époque, référons nous au maître à penser qu'était Alexandre Kojève. Il donnait des cours sur Hegel qui étaient

suivis par l'élite intellectuelle (dont Raymond Queneau qui a constitué un livre – *Introduction à la lecture de Hegel* - à partir de ses notes de cours).

Kojève a fait un voyage au Japon. A son retour, ayant adopté de nouvelles perspectives, il souhaitait ajouter pour la réédition une note de bas de page sur la question de la fin de l'histoire. Selon lui, nous sommes condamnés à répéter à partir d'un maximum historique. La répétition est navrante.

En démocratie, il y a une répétition : les lois, les amendements, les votes, etc. Ces différences n'en sont pas ; ce sont, selon Deleuze, des variations. On pourrait dire qu'aujourd'hui, tout devient "variété", tout est vu-revu, le temps n'est plus que la durée d'aperception des images, la Revue des images devenue Temps. Il ne s'agit même plus tellement de répétition mais plutôt de reconduction. Quant à la démocratie, elle est un corps favorable aux ecchymoses puisqu'elle ne tombe jamais à terre mais se laisse marquer tout en enregistrant les assauts ; par épuisement, elle gagne toujours. L'Etat de droit se réalise concrètement dans les institutions. Pour Kojève, on n'ira pas plus loin que cet état de fait, ce n'est pas le paradis, mais c'est la lune sur terre, c'est à dire que c'est censément ce qu'on ne cessera d'opposer à tous ceux qui croient que la lune est encore à décrocher.

Dès lors, quand tout est révélé, fixé, que reste-t-il à faire ? Si l'esprit est l'esprit qui toujours nie (cf. Faust de Goethe) ? L'esprit nie les data de la perception, les données immédiates de la consciences. Chomsky, lisant le journal, se pose perpétuellement la question de la vérité des faits, José Bové scrute avec méfiance le blé modifié, le nouveau pain blanc. Mais cette inclinaison ne fait pas basculer la plate-forme générale. Ce sont des négations congrues, une frappe aérienne aux avions de papier qui remplit les pages « contestation » dans le Journal. Le donné n'en est pas ébranlé. C'est le même bouillon, et c'est le gras qui lui ouvre des yeux, pas la conscience. Les mêmes questions nous tenaillent : que faire ? De la poésie, de la chanson ? Que doit faire un philosophe sachant que sa pensée ni ne changera ni ne touchera le donné ? Comment continuer à vivre ? Comment aller au-delà de cette image ? Comment reconduire sa volonté d'effectuation ? Incidemment, la réponse de Deleuze, dans Logique du sens : « Etre à la hauteur de ce qui nous arrive, il n'y a pas d'autre signification de la morale ».

III.3. Puissance ou jouissance ?

Tournons-nous vers Deleuze pour répondre. Par rapport à la vision de Kojève, Deleuze ouvre une poche. Oui, tout a été réalisé, actualisé… Mais il reste des choses qui ne sont pas actualisables et qui, littéralement, sont invivables. "Invivable" a deux acceptions : d'un côté, c'est quelque chose d'insupportable, l'équivalent d'un excès d'actualisation ; d'un autre côté, dans l'évènement, il y a quelque chose qui déroge ou qui se soustrait à son actualisation. Dans cette seconde acception, l'interprétation de l'évènement par l'invivable permet de penser le fait que celui-ci ne dépose pas intégralement sa puissance. En termes aristotéliciens, l'acte n'exhibe pas l'intégralité de la puissance. En ce sens, ma parole actuelle n'épuise pas ma capacité de parler. Auparavant, avec l'idée de révolution, l'évènement était censé exhiber l'intégralité de la puissance, comme s'il poussait toute la salle des machines sur le devant de la scène.

Forts de cette vue, il nous était permis de penser la possibilité de changer le pouvoir. Les phénomènes étant à nu, dans leur infrastructure, on est dans la situation d'une opération à cœur ouvert. Se référer sur ce point à la fameuse question de Saint-Just : « Qui fixera la hauteur de la Révolution ? » Il n'y a pas de réponse définitive, mais ce n'est sûrement pas

l'Homme, la forme-Homme. Ce qui signifie : la révolution n'est pas la simple véhémence rassemblée et organique qui émane de l'homme constitué, la révolution n'est pas simplement fait par les hommes et pour les hommes, elle doit s'en prendre à la forme-homme en tant que telle, c'est ce que Deleuze appelle le jeu idéal, le jeu qui joue à changer les règles du jeu.Sous la Révolution française, on prenait tellement conscience de la réalité suivant laquelle le roi c'était le pouvoir en tant que tel que, tant qu'on y était, on pouvait lui couper la tête. On peut lier cet épisode plus neuf avec ce qui est plus ancien c'est-à-dire la préhistoire. La préhistoire c'est quoi, c'est le devenir humain, c'est à dire le devenir des puissances historiques à partir d'une bifurcation dans la chaîne des primates. Bref, c'est l'histoire de la constitution des puissances technique, linguistique et religieuse (cf. le très beau texte de Hans Jonas intitulé « Outil, image, tombeau »), c'est à dire l'histoire de la constitution de la puissance historique en tant que telle, la venue au jour effroyablement lente de ce qui est au principe de toute venue au jour ultérieure, de toute actualisation.

Pour Kojève, heureux sont ceux qui jouent au bridge : ils n'ont que cela à faire car tout ce qui est sérieux est peu ou prou achevé ou en cours d'achèvement. En juin ou juillet 1968, Gilles Lapouge, dans un entretien pour La quinzaine littéraire, demande à Kojève, le penseur de la fin de l'Histoire, ce qu'il pense des évènements du mois de mai. Kojève s'enquiert de savoir s'il y a eu des morts. "Non", répond le journaliste. "Alors, ce n'est pas de l'Histoire" rétorque, en substance, Kojève. Cela signifie que s'il n'y a pas eu de morts, si la vie n'est pas mise en cause, si elle ne met pas en jeu et ne dépose pas sa puissance maximale, nous n'avons pas à faire à la négation spirituelle productrice d'Histoire.

Avant de séjourner au Japon, Kojève considérait que nous devenions inéluctablement des animaux posthistoriques ; en effet, la négation effective du donné étant absente, on ne peut que redevenir des animaux, des abeilles faisant leur miel, des oiseaux modulant leurs chants. Pour Kojève, la parole humaine à travers la terre ne sera pas fondamentalement différente de cette couverture gazouillante que les oiseaux tirent sur la forêt. On ne sera ni heureux ni malheureux, juste contents, c'est à dire que par définition, on s'en contentera. C'est ce que Kojève appelle *l'american way of life*, c'est à dire que les formes étant aussi figées que les contenus, l'Esprit n'est plus qu'un ensemble d'acquis indépassables que nous consommons et dont nous jouissons. C'est la culture du miel.

Kojève découvre chez les Japonais une autre manière d'être ; ils seraient snobs au sens très particulier où, n'ayant pas d'histoire (effet insulaire), ils ont conservé des traditions. Ils savent tout faire, mimer toutes les manières des occidentaux (le Japon comme grand mimodrame) tout en pratiquant des rituels et des cérémonies. Par exemple, la cérémonie du thé où l'on oppose la forme au contenu (pratiquement, le consommation du thé paraît accessoire). Un autre exemple : le suicide par snobisme. De nombreux écrivains japonais se suicidaient après avoir rédigé leur livre, sans drame aucun, car ils refusent de mettre leur puissance de négation au niveau du contenu.

III.4. Fin de l'homme et de la représentation

La philosophie est un art de la digression où l'esprit de système n'a pas vraiment sa place selon Deleuze. L'ouvrage *Mille Plateaux*, avec ses pensées s'entremêlant sur différents domaines est une illustration de cette vision. Il est des philosophes qui travaillent à l'élaboration structurelle d'une pensée à l'image d'un arbre dont le tronc serait l'unité. Deleuze nomme sa philosophie une philosophie du rhizome (variante herbacée) à savoir une pensée dont les extensions essaiment toujours plus loin et dans de nombreux sens.

Dans notre société où représentation et l'image sont en crise, Internet serait de l'ordre du rhizome, du non représentable. Internet est constitué de points de vue locaux et moins locaux qui ruinent la représentation. Avec l'impression confuse d'être au faîte de la crise, que pouvons nous accomplir, perpétrer après la fin de la représentation ? En effet, l'action se nourrit se l'image et la représentation.

L'*Abécédaire* de Deleuze (série d'interviews) apporte une autre dimension à cette crise. En parlant de la joie, (lettre J de l'*Abécédaire*), qu'il nous explique que c'est remplir et effectuer une puissance. La tristesse, c'est se séparer d'une puissance dont on se serait cru capable. Dans ce cas, effectuer quelque chose d'une puissance est toujours bon. Ce qui est mauvais, c'est plutôt le plus bas degré de la puissance. En ce sens, la méchanceté consiste dans le fait d'empêcher quelqu'un d'effectuer sa puissance. Ceci défini, la confusion pouvoir / puissance n'est pas appropriée.

IV. Débat

Intervention 2 : *La puissance n'est-elle pas de l'ordre du désir ?*

Daniel Franco : *Pour Aristote, les puissances sont des puissances génériques dont on n'est jamais séparé. La puissance est un désir mais pas au sens du "je veux cela" mais de ce dont on est capable. L'intersection d'une puissance générique et d'un processus de désir, à un moment donné, se fait en une personne.*

Intervention 3 : *Pouvons-nous revenir au thème de la représentation et du changement. Deleuze ne veut pas se laisser cristalliser dans un concept. De son côté, le manager pense par boîtes et concepts. Comment vivre en tant que manager en pensant comme Deleuze en termes de créativité ?*

Daniel Franco : *Les concepts entrent en système après création. Par exemple, Deleuze systématise la philosophie de Nietzsche par différents concepts. Mais ce n'est pas forcément mauvais car, ainsi, l'énergie de l'intelligence a l'occasion de circuler ; une ampoule brille car elle résiste et atteste qu'il y a de l'énergie qui circule. De même, le concept est un moment d'effervescence de la pensée, c'est son ampoule au pied, l'espèce de cloche de clarté qui lui vient à force de cheminer.*

Pascal Chabot : *On peut se demander si Deleuze est un philosophe imaginatif ou descriptif. Il décrit de façon nouvelle tout en inventant des concepts (ou en en prenant d'autres domaines). Puisque beaucoup de concepts de Deleuze ont été repris par différentes disciplines, pourquoi pas en management ? Par exemple, que peut faire un manager de la critique de la représentation ? Il saura que les représentations doivent changer et ne pas rester statiques. Deleuze voit le devenir partout puisqu'il utilise les notions d'échanges de flux et de déterritorialisation. Ce dernier concept réfère au fait de pouvoir changer, de pouvoir passer d'un monde à l'autre. Un pont se forme avec l'idée capitaliste de délocalisation. Ceci contraste avec l'image d'un philosophe attaché à la terre. Deleuze est plus urbain et pour preuve, il est très apprécié en Amérique. Il a donné beaucoup d'indications pour comprendre le monde d'aujourd'hui. Sa philosophie fuit la négation et, toujours, affirme. Avec la notion de puissance, il souligne ce que chacun peut.*

Intervention 4 : *La joie, en Orient, correspond au lâcher prise et pas à une réalisation.*

Daniel Franco : *L'état d'ataraxie et de libération ne désigne pas la joie. La pensée orientale se tourne volontiers vers des états se rapprochant du néant.*

Intervention 5 : *Il s'agit plutôt de se détourner de l'ego.*

Daniel Franco : *Oui mais la voie d'accès au néant est le pôle positif de ce détournement. L'absence de volonté jusqu'à la suppression même de cette volonté mène à la contemplation. Si vous prenez Schopenhauer, la destination spirituelle de la volonté est l'image. Toute volonté est un péché et doit se résoudre dans la contemplation et l'image. Nietzsche refusera cette finalité. Dans notre condition humaine d'aujourd'hui, nous avons historicisé l'absolu et nous donnons une date de péremption à tout. Pour Nietzsche, cet état de fait appelle l'invention et la création constantes. Pour Rousseau, le pied est dans l'engrenage, nous avons tout souillé dès lors que nous sommes devenus civilisés.*

Intervention 6 : *Pourquoi associer tristesse et puissance ? Je ne vois pas le rapport. La tristesse ne ressort-elle pas plutôt du manque affectif ?*

Pascal Chabot : *Dans son livre Spinoza, philosophie pratique, Deleuze explique ce que ce philosophe lui a appris sur la joie et la tristesse. Il n'y a pas de choses bonnes ou mauvaises en elles-mêmes. Des compositions et des rapports se dessinent toujours. Ce qui est bon, c'est ce qui augmente ma puissance d'agir ; l'affect qui s'ensuit est la joie.*

Intervention 7 : *Je voudrais revenir à la question de la démocratie et des ecchymoses qu'elle subit. Il semblerait que l'entreprise soit dans le même type de réactivité. Dans chaque ecchymose, elle voit l'occasion de dire qu'elle est résistante à la pression, à la force, mais elle finit par l'intégrer. Notre démocratie et nos entreprises sont molles : elles s'accommodent de tous les changements. Nous avons une souplesse produisant une attitude s'interrogeant sur la nouvelle manière de "consommer" un changement. Comment exister dans ces régimes ? Tout changement produit une adaptation si rapide que l'on peut se demander si nous sommes encore face à un changement ?*

Intervention 8 : *Le changement dans l'entreprise n'est-il pas de l'ordre de la répétition ?*

Daniel Franco : *Je voudrais évoquer le problème de la représentation par rapport au pouvoir et à la puissance. Le pouvoir signifie que l'on se situe à un poste de pouvoir. Cette situation est d'ordre structurel, c'est le règne des interchangeables, la loi des scrutins. Là, on n'exerce pas forcément de puissance. La puissance, elle, n'a rien de structurel. Pour utiliser une analogie, disons qu'il n'y a pas d'antinomie entre Jean Valjean plein de puissance et le même Jean Valjean misérable…*

Simone de Beauvoir, à travers son féminisme existentialiste, disait que la femme, par exemple, devait bénéficier des mêmes conditions de travail, par exemple d'un salaire identique pour un travail identique. C'est une réfutation très claire du pouvoir mâle, une contestation de la phallocratie. Ceci étant pratiquement acquis, les néoféministes ont exploré l'hypothèse selon laquelle une femme au sommet du pouvoir exercerait seulement sa puissance. Bref, elles mettent le pouvoir du côté des hommes, tout le pouvoir, et toute la puissance du côté des femmes. En d'autres termes, le masculin est tout en extériorité interchangeable, le féminin est une puissance singulière, et en intériorité. Ca c'est vraiment vache, d'ailleurs de nombreux/ses féministes d'obédience existentialiste ont fortement dénoncé ce tournant mystique.

La question " peut-on changer ?" est une vraie question. On cède à une image si l'on ajoute « autrement » ; dans ce cas, l'adverbe est superlatif car si l'on pense et l'on change c'est forcément pour autre chose. A la limite, penser est un jeu idéal car il peut remettre aussi en cause les règles du jeu.

Intervention 9 : *Le capitalisme triomphant récupère les mouvements de contestation mais je ne pense pas que cela sera vrai dans une vingtaine d'années.*

Intervention 10 : *Avant, quand il y avait une réticence au changement, on faisait tout pour le bloquer (bagarres voire morts). Aujourd'hui, il n'y a plus de radicalité d'opposition. On entre dans le phénomène puis l'on voit comment changer son comportement en conséquence. Les alternatives finissent pas entrer dans le système. Je perçois fortement ce ventre mou en entreprise.*

Intervention 11 : *Dans son livre The Modern Firm, John Roberts soutient qu'il faut permettre à l'entreprise de respirer par un mouvement perpétuel (centralisation / décentralisation) ; le changement s'inscrit dans cette respiration. Peter Scott Morgan's, dans The end of change, se demande aussi si l'on a l'impression de changer. Pour ma part, il me semble que les structures très lourdes de notre société perdurent (le système des pensions, l'organisation des salaires, etc.) et dressent des blocages terribles.*

Intervention 12 : *Il n'en est pas moins vrai que l'on reste dans le même paradigme disant "Je dois tuer l'autre pour survivre." Par ailleurs, j'ai le sentiment que plus il y a de changements moins il y en a de véritables. Le changement est censé changer notre pensée. Mais il est vécu dans l'incertitude. Or, l'éducation et la société nous ont appris à vivre dans la certitude. Je pense que, au sein des organisations, il faut apprendre à être soi-même et à se développer.*

Intervention 13: *Une personne qui travaille dans l'administration est une personne qui n'a jamais eu de formation au cours de sa carrière. On induit les gens à ne pas se développer et se former. Si l'on ne peut garantir l'emploi, on doit cependant garantir l'employabilité.*

Intervention 14: *A notre époque, dès le dipôme obtenu, on met notre esprit sur une étagère.*

Intervention 15: *Comment Deleuze voyait le droit, les normes sociales, bref tous les éléments qui structurent la vie ?*

Pascal Chabot : *Le gros problème de la pensée de Deleuze c'est que c'est une pensée affirmative refusant la dialectique (donc la négation). Si un changement pointe son nez, il faut dire "oui" à son entrée. Apparemment, il n'y aurait pas de place pour la contestation dans la pensée de Deleuze. Or, on sait que le "non" est important dans la constuction de soi de l'enfant. Par analogie, le capitalisme est une pensée qui ne connaît pas le "non", qui récupère tout. En réalité, la pensée du "non" chez Deleuze est la ligne de fuite. En politique, c'est du type "courage fuyons !" (même si Deleuze a participé à des manifestations). Sa philosophie est individualiste, à la manière d'un Spinoza qui considérait que La Haye était le meilleur endroit pour garantir ses libertés individuelles. En général, la contestation chez Deleuze n'est pas de l'ordre de la confrontation. C'est ce que d'aucuns appellent "l'involontarisme politique".*

Intervention 16 : *Vous dites que l'évènement est ce qui fait une différence entre l'avant et l'après. En management, c'est comme si l'on devait supprimer la prévision pour aller vers une flexibilité infinie. C'est très insécurisant. Et Internet, est-ce un événement ?*

Daniel Franco : *Vous voulez de la prévision dans l'imprévisible… C'est illusoire : un automobiliste va en toute quiétude vers l'accident. Pour ce qui est d'Internet, c'est un évènement au sens de quelque chose de spectaculaire. Ensuite, c'est devenu une nouvelle structure. Les événements sont rares ou nombreux selon le philosophe qui interprète ce qui arrive. Il en est pour lesquels le doute est plutôt mince, par exemple la Révolution Française. Les victimes y ont les tripes à l'air, tripes fumantes qui donnent son halo à l'événement. Le propre d'un événement, dans son sens philosophique, c'est qu'on doit pouvoir passer à côté. C'est le contraire de l'événement journalistique, assorti de l'impératif désormais classique : Ne manquez pas ça !*

Dans la nouvelle de Henry James « Dans la cage », un homme vient tous les jours envoyer un télégramme abscons. L'attitude de la télégraphiste apparaît mystérieuse : tombe-t-elle amoureuse de cet homme ou veut-elle simplement le connaître ? Nous n'en savons pas plus ; un double bind (double contrainte) paraît régner. L'évènement implique, tout à la fois, que tout est pareil et que tout a changé. De plus, un évènement ne prescrit rien ; il n'y a pas de mode d'emploi de l'événement ou d'itinéraire vers lui.

Intervention 17 : *Et toute les théories sur la gestion du changement ?*

Daniel Franco : *La gestion ne s'occupe pas des évènements à dire vrai. Tout ce qu'on gère fait partie de ce qui est routinier. Qu'est-ce que gérer ? C'est rapatrier le maximum d'inconnues dans le connu. Ces inconnues ne sont pas de l'évènement mais de l'incident. Accroître le champ de la routine afin d'assurer ses arrières est possible mais c'est comme une voiture qui résiste à l'accident sans pouvoir toutefois l'éviter.*

Intervention 18 : *On a perdu ce sens de l'ouverture à l'évènement et sans cesse, nous intégrons le changement. Mais il y a aussi tellement de gestion qu'il est difficile d'être ouvert à l'évènement…*

Intervention 19 : *Quand un accident se produit, on est incité à penser. Mais le manager botte en touche car s'il pense trop, il en arrivera à penser à la notion de responsabilité ce qui est insécurisant. Il fuit pour éviter de se remettre en question.*

Pascal Chabot : *Pour Deleuze, le versant créatif c'est aussi ce sur quoi l'on n'a pas de prise. En soi, personne ne peut jamais dire qu'il va créer l'évènement (on le fait, on ne le dit pas). Il n'existe pas d'ars invendiendi. Cependant, Deleuze a essayé de voir ce que signifie créer dans sa philosophie de l'art. Communément, nous disons que créer c'est passer du possible au réel. Cela suggère qu'il y avait une représentation première puis l'acte de création. Pour Bergson, le possible est plus que le réel. Il vient toujours après-coup (on se dit "Ah, oui, c'était possible"). Le possible est une catégorie d'être qui a été évacuée par la plupart des philosophes. Ce dont on ne peut faire l'économie, c'est le virtuel. C'est ce qui est latent, ouvert, singulier. Il indique l'ensemble des signes, est une sorte de nuit noire qui demande à se réaliser, L'art fonctionnerait d'après cette sensibilité aux signes, cet affût à l'air du temps selon Deleuze.*

Intervention 20 : *Dire que le possible est ce qui arrive dans le futur me semble être une définition moins pessimiste que la vôtre.*

Daniel Franco : *Le possible est ce qui a été réalisé. Si vous pensez au Goncourt de cette année, tout le monde jugeait que Houellebecq l'emporterait. Seul Weyergans a vécu ce moment où le possible se décolle et où le réel éclot. Il est assez triste de dire que le virtuel est ce que l'on peut manquer de justesse. Le virtuel n'est pas simplement quelque chose de présent confusément, un quasi-être qui flotte dans l'air. Au moment où ça s'exprime, c'est très précis. Par exemple, l'usage de la torsion dans les peintures de Chaïm Soutine. Ou bien la méditation de la paralysie accidentelle dans les proses de Joë Bousquet.*

Pascal Chabot : *L'utilisation du mot "possible" au sens premier (de ce qui peut être ou se faire plutôt que dans le sens de ce qui peut exister) nous est, bien sûr, nécessaire au quotidien.*

Intervention 21 : *L'évènement est un moment. Le changement, quant à lui, se produit dans la durée (je pense à la Révolution française ou à l'évolution de l'espèce). On peut se référer à la discussion de Jankélévitch sur l'immédiateté. Nous, d'ordinaire, nous savons que le changement prend du temps tout en voulant tout pour demain.*

Intervention 22 : *Il ne faut pas oublier de laisser venir l'évènement pour faire place à la créativité. Le gouvernement exige que nous nous préparions à lutter contre la grippe aviaire mais, par cette inclinaison, nous manquons peut-être l'occasion d'être créatifs. Est-ce que la créativité s'enclenche quand l'évènement est là ?*

Daniel Franco : *L'évènement, c'est la seule chose qui ne change pas. Ca ne change plus une fois que c'est là. Nous avons découvert les grottes de Lascaux. Que va-t-on faire à présent ? Les tagguer ? Non, nous ne pouvons que gérer savamment le taux d'humidité des grottes…*